

Déjà 2020, nous y pensions, il y a vingt ans hier, à l'an vingt, tu avais très peur, nous longions Ground Zero

S'il n'y a plus de mois, plus d'années, reste l'automne aux ailes jaunes tachetées de rouge vermillon, comme s'il n'y avait qu'une seule saison éternellement pour l'amour recommençant. Le même automne l'an dernier à Manhattan la Ville Sainte a perdu ses belles dents, nous avions mal autour du cœur, c'est toujours le même avertissement dis-tu, pas besoin d'écrire un poème,

si je fais cette tête c'est que j'ai oublié ma casquette dans le taxi, ça se remplace, ça ne se remplace pas

Crois-tu que nous nous retrouverons dans le Nouveau Monde dans vingt ans comme d'habitude dans ce monde ? dis-tu. Celui qui est posé sur un serpent ? dis-je. Ou dans un autre monde dis-je, celui où j'arrive je ne me souviens plus si c'est par train ou voiture, et c'est la campagne de ta préhistoire ? Le paradis bizarre où la mort n'entre pas. C'était l'automne aux ailes jaunes tachetées de rouge de l'an 2002 et dans vingt ans on se dirait comme nous étions jeunes en 2001 et comme nous pouvons encore l'imaginer, tu avais peur comme d'habitude nous allions aux Tours

de corne et d'ivoire et les rues frissonnaient légèrement sur notre passage. C'est le propre du désir de se propager à tout le paysage. Remontons la 5^e Avenue du Temps.

Je me promène avec mon fils, en train de me promener avec Isaac, on peut être parfaitement présent à plusieurs étages, dans les diverses secondes de l'humeur toujours mélancolique d'octobre, et ces secondes ont une durée d'une profondeur incalculable

Tu as perdu la casquette ? ce n'est pas la première-fois-tu-te-rappelles ? déjà à Chicago, cependant je perdais Thea, c'était un écoulement sans fin de tous mes sangs, les ouvriers avec leurs gilets fluorescents jaune papillon et orange frappés de grandes lettres, 2001 pleurait et on en avait pour vingt ans encore à pleurer la mort jusqu'à la mort, et maintenant je me promène en 20 avec mon fils. Il me demande si j'ai des nouvelles de toi.

Je dis non, c'est étrange, mais malgré le temps, je pense toujours à toi entre six heures et minuit, et entre minuit et l'aube je t'attends et je t'aime toujours my only love. Excuse-moi une minute, dis-je à mon fils, j'ai quelque chose à faire, c'est urgent : soudain, le besoin absolu de *t'appeler immédiatement*, après toutes ces années. Ici ? À la minute.

Ce besoin occupe le tout de Tout. Que diras-tu ? Tu crois que je t'oublie ? que je t'ai oublié my lonely love, que j'ai ma vie, que j'ai quelqu'un d'autre ? Lui ? Mais c'est mon fils ! – Ça n'empêche rien ! – Mais si ! Mais non.

Amour n'aime que toi ! Could I forget, my only love, to love thee. Have I forgot my only love ai-je oublié ? Aimer n'aime que toi my only lonely love, tranché par la hache du temps, puis-je cesser d'aimer mon seul amour, je sens encore le triste bonheur d'avoir été si heureux au moment où le malheur a frappé. Ai-je oublié l'inoubliable ?

Hélas, depuis le temps, j'ai oublié ton numéro. Je crois me souvenir, j'essaie, je compose, où es-tu ? chez toi ? au bureau ? au Palais ? à la Nouvelle École ? J'enfonce deux doigts dans le gosier de ma mémoire et je tâte avec effort, je crois que c'est 4, 9 ou 6 que je sens. Ça sonne, j'entends une voix, oh ! Oui c'est la tienne là-bas, elle parle à un disciple, j'entends ta voix jeune et claire. Mais je n'ai pas fait le numéro exact, tu ne m'entends pas, je vais crier, tu vas me repousser, tu m'avais quittée, j'avais cicatrisé, je m'étais faite à la vie sans toi, mais sous le doigt d'un mot le terrible amour revient en tornade, je veux reprendre ma vie, ah ! si tu me quittes une deuxième fois, je ne pourrais pas agréer la douleur, je suis en flamme et en terreur, mon fils m'attend, je n'ai plus le temps. Vais-je renoncer à l'appeler ? Après tant d'années, j'ai si peur d'un rejet mortel. Combien de temps dure le vol d'un rêve dirigeable Paris-New York si léger si puissant si fragile ? tu es si près, je suis dans un brasier de douleur, je cherche fiévreusement dans mon carnet le numéro d'Isaac, je feuillette dix fois à I, finalement je trouve toute une liste d'I mais à y regarder de près, il n'y a là que des horaires de train et aucun numéro de téléphone si bien que poussée par le désespoir j'essaie de voir si mes doigts ont la mémoire

que ma langue n'a pas, et là *j'entre en communication*, mais séparée, mais un instant trop tard, tu viens de sortir, alors le chagrin pousse un très grand cri qui perce les espaces pour t'atteindre là-bas au fond lointain du rêve. Mais ce cri est si fort qu'il lacère l'enveloppe du rêve et au passage me rejette éviscérée sur la rive sableuse comme un poisson vidé. Longtemps après le réveil, le cri crie encore comme un fou tout seul dans les airs déserts. Cependant une telle douleur m'accueille, j'ai mal partout, je prends un Doli-prane, je ne dors pas. C'est la première fois qu'un rêve m'enlève le jour. Je suis passée de l'autre côté en plein jour

Non, Isaac ne t'avait pas quittée, me dit le Réveil, il est mort, c'est pour cela que tu as omis de lui téléphoner depuis des années, alors qu'il suffisait de faire son numéro pour passer de l'autre côté. Et l'adresse se trouve au chant XI de l'*Odyssee* à l'endroit qu'avait dit Circé, au bord de l'Océan, dans l'aube aquitaine.

J'ai besoin de secours. J'appelle ma fille : Un rêve s'est abattu sur moi comme un aigle, dis-je. Elle m'écoute avec émoi. Reprend sa course. J'appelle mon fils. – Comme un faucon, dis-je. – Je ne peux pas te parler. Y a une urgence ? – Non dis-je. Y a une bénédiction.

C'est le Rêve le plus cruel. Et c'est une bénédiction : cet orage de réalité, cette douleur déchirante qui porte ton nom, cette violente survie des morts, cette Ville jetée au feu, comment ne pas lui faire fête ? C'est peut-être un livre qui a commencé comme ça ? par soulèvement ?

Le livre s'appelle *Fête*. Tu aimes, dis-je ? – Faites ? – C'est ça. Faites Fêtes.

Ni mémoire ni oubli je souffre d'accès d'absence de monde, le temps est devenu intermittent, un mois peut passer sans moi sans lui sans qu'il vienne me voir en rêve, alors le désert se terminant enfin il revient, j'étais sur le point de nous mourir, tu es fatigué et malade après ton accident mortel, tu es beau et plus silencieux que d'habitude, j'espère que tu n'es pas fâché, je n'ai pas pu te téléphoner, l'un de nous deux a été coupé, rien ne change, as-tu le temps ? as-tu quelques jours avant la fin du rêve ? Nous pourrions passer une heure seuls : dans les sous-sols du cinéma. Mais avons-nous le droit ? Si ça s'écrit « si n'aima », me souffles-tu. Nous avons le droit aux ruses des grands séparés. S'il n'y avait pas la littérature jamais les malades de mort n'auraient survécu à leurs Tristia. On ne peut pas supporter tant de mort sans difficultés insurmontables, c'est la loi de la Nature. Et presque morts se toucher, s'embrasser, après avoir si longtemps jeûné, tu as naturellement l'air égaré, mais il suffit que je me place devant toi, plonge mes yeux dans les tiens, atteigne ton regard éteint, tu rallumes, souris, tu me reconnais, je te prends dans mes bras, je mets mes lèvres sur ton front, tu ne dis rien, mort qui se souvient.

Un mois sans moi sans mémoire sans oubli passe sans toi puis tu viens comme si nous nous étions vus hier. Un hier inquiet, nerveux, tourmenté d'appréhensions sans nom, comme des chiens hantés par des menaces de mort.

- C'étaient des spaghettis ? dit ma fille. Étonnée.
- C'étaient des spaghettis. Large portion. Une grande assiette. Des pâtes et rien d'autre.

Si on avait espéré goûter grande joie ce n'était pas le cas. Un peu plus loin les attendait leur grande douleur. C'était là leur dernière fête, mais ils ne le savaient pas. Ou peut-être quelqu'un savait-il quelque chose mais qui ? mais quoi ? Comment expliquer l'aura mélancolique autour de la table, dis-je à mon fils, la mort était-elle déjà à table avec nous dans le restaurant italien, l'invitée qu'on ne sait pas renvoyer, longtemps avant la mort la mort s'invite, elle secrète cette gêne, c'est ce qui explique l'obscurité dans la salle ? Ou bien est-ce la commémoration qui jette un voile sur la scène longtemps après qu'elle a eu lieu ? Je les vois assis à une petite table ronde couverte d'une grande nappe blanche. Et personne d'autre dans la salle ? Personne. C'est étrange. À Manhattan, dans le quartier de Gramercy. Tout le monde aura été prévenu de la Présence inquiétante et aura fui ou peut-être le Récit n'avait-il d'yeux que pour ses otages ?

C'étaient des spaghettis. Par la suite je n'oublierai jamais la dernière assiette *large portion*. J'oublierai tout le reste. Ou plutôt par la suite j'oublierai tout sauf l'assiettée de spaghettis. Avec le temps, elle aura acquis une dimension hors du commun. Elle est animée d'une vie secrète. Le restaurant baigne dans l'obscurité. Il existe en réalité. Il est vide. J'ai la preuve : sa carte vit toujours dans mon carnet persan. Le nom de *Sal Anthony* s'étale sur une mer de nuages bleutés, plat de pâtes pour les dieux. Ainsi, ils

savaient, les dieux. J'ai dit : « il existe ». Peut-être est-il mort lui aussi, le restaurant qui rêvait d'immortels. C'est le sort de tous les lieux où nous fûmes quand nous ne pouvions pas encore deviner les augures. Ou peut-être ne voulions pas ?

L'idée me vient que si tous ces lieux, hôtels, restaurants, aéroports, villes et châteaux, océans, sont morts eux aussi, ce n'est pas qu'un destin hostile veuille effacer toutes nos traces sur cette terre. C'est que les esprits qui animent ces scènes qui nous furent si tendres et alliées sont passés au présent secret de l'Autre Côté, où ils nous accompagnent.

Plus tard, elle eut toujours grand peine à manger des pâtes italiennes, note le Récit. Il lui semble qu'elle lui ôte le pain de la bouche. Ce sont ses pâtes. Juste avant la fin de la faim.

– Le jour où je pourrais dire pourquoi je n'écris pas, dit mon fils, je pourrais dire pourquoi tu écris, et ce jour s'effaçant je m'effacerais avec lui, pensée et certitude qui me transportent, dit mon fils. – Folie, dis-je. Mais de qui ?

L'effacement m'affole, j'ai peur qu'Elle me prenne la mémoire, l'insidieuse que je ne vois pas, l'ombre qui n'étant pas encore là en est encore plus effroyablement là et me pirate la vie mot à mot et me débite le cerveau. Elle m'ôte, moqueuse, voleuse selon la loi du n'importequoi. Je suis pillée, et de pacotille. Si encore elle me chipait « Victor Hugo » mais elle me chaparde le nom de cette actrice célèbre et ensorcelante pour les hommes dont le

charme blond m'indiffère, qui n'est rien pour moi, et à qui le rapt confère soudain une importance de fait divers.

Il y a une Ombre. Je ne la vois pas. Je ne la sens pas. C'est une hypothèse. C'est une maladie. Une maladie retorse, un empoisonnement des facultés de l'imagination. Depuis que la mort m'a privée d'une partie d'Isaac, de son être extérieur, j'ai peur d'être atteinte de la maladie de la peur. J'en déduis qu'Isaac était mon invulnérabilité, donc ma vulnérabilité, mon armure spirituelle, donc le défaut de ma cuirasse. J'ai peur d'avoir perdu la formule de l'immortalité. Isaac croyait de croyance que j'avais la formule, donc je l'avais.

Il suffit de croire pour maintenir la vie en vie.

Il suffit d'un accident, d'une panne de croyance, d'une seconde d'inattention, même pas une seconde, et d'un instant à l'autre le Paradis est perdu, entre deux instants ma mère a soudain accepté l'arrêt. C'est peut-être que j'avais la croyance abîmée. L'avant-dernière minute était peut-être prête depuis un certain temps.

Que nous ne sachions pas l'heure exacte de la dernière minute c'est ce qui me fait peur. C'est peut-être la semaine prochaine que je tomberai dans l'escalier. J'ai glissé sur une marche, j'avais le chat Philia juste devant les pieds, plutôt que la tuer je me suis jetée sur le mur, et c'est ainsi que j'ai perdu la vie. Morte par chat, pourquoi pas, c'est possible. Ou bien ce sont mes mains qui désertent. Tout a commencé par le petit doigt de la main gauche. La pianiste du papier a les doigts paralysés. Je m'attendais à perdre la vue. L'Ombre attaque où on ne l'attend pas.

La mort me mord les mains. C'est peut-être cet été que mes mains me tueront. « On peut bien mourir avant la mort. » On écrit cette phrase sans trembler. Ou peut-être en tremblant. Elle est peut-être plus profondément plus secrètement vraie qu'on ne le sait. On joue ? Cependant le cœur est extrêmement serré sous le tee-shirt. J'ai quand même survécu dix ans à ma mort-Isaac. Elle m'a pourtant mordue à la gorge, et traînée hors du monde.

Il faut qu'il y ait une bonne raison pour laquelle lorsque l'on a quitté la vie on y revienne quand même, vivre au moins quelque temps sans vie, comme il est arrivé à Kriemhild, après qu'elle fut demeurée deux jours et deux nuits de l'autre côté complètement morte auprès du cadavre bien-aimé. Et s'il n'y avait pas eu la faim sans fin de la vengeance pour la relever de douleur elle ne serait jamais revenue. C'est la douleur extrême qui la faisait désespérer même de la mort. Le violent besoin de se voir se venger est plus fort que le besoin de repos.

Il m'est venu à l'idée hier que tout ce livre tournait toujours autour de nos tours. J'étais alors à Arcachon comme si j'étais à New York dans la maison qui est ma mère. Tout près du Paradis. Donc tout près de New York. Autrement dit tout près de la perte. Par conséquent dans l'espoir de la résurrection.

Il en est ainsi de ma Providence.

Chaque fois que nous ressuscitons, c'est toute la pièce qui ressuscite, c'est aussi Manhattan, et c'est aussi Oran, et par suite Osnabrück par Jérusalem, et le pont d'Arcachon, tous les lieux où la crainte a commencé à assiéger l'amour et le feu a pris

Quand je suis à Manhattan je suis aussi près du Ciel que quand je suis en train d'écrire à Arcachon.

Quand j'écris tout est au présent. Le temps me suit.

Ce n'est pas Moi qui écris, c'est *ma providence spéciale*, la Toute Puissance Écriture, c'est elle qui me souvient quand j'oublie. Elle me réveille avant l'heure, je n'ai même pas fini de lire mon rêve que je l'entends chanter de tous ses oiseaux, chœur successif, à l'instant je suis ravie et convaincue, je les crois, ce sont mes guides, personne ne me fera changer d'avis, je dis oui au merle suivi du rouge-gorge suivi de la mésange je vous suis, je viens. À ce moment-là les morts sont relâchés, trêve de séparation, quel soulagement, et tout le monde va bien comme d'habitude, maman, mon père, l'éternel bien-aimé, mes enfants, mes incarnations animales, certes notre régime d'exception a quelque fragilité mais pour le moment nous resplendissons, et maman s'agite dans sa chambre en réalité. La réalité, c'est ça, ce qui répond en toutes circonstances au téléphone des oiseaux. Il est encore la même heure qu'il y a une heure, à ma droite Hamlet chuchote avec Horatio, je reconnais chaque mot, ce sont les mots mêmes d'Isaac. Non qu'il en soit l'auteur. Montaigne aussi les prononce à sa fenêtre. Il suffit de s'appuyer à l'orée taillée à l'ouest de sa chambre pour les entendre s'exhaler parmi les arbres

du domaine. Et pour chacun il s'agit chaque fois du même mystère dont se nourrit la mystérieuse pensée : comment ne pas oublier d'exercer sa liberté, comment cultiver la vie au-delà de la vie. On peut passer de l'autre côté de la mort : libre à chacun de relever le défi.